

L'Inconnu de Belleville

Par PIERRE ZACCONE

Il savourait un cigare tout en se promenant sous les allées ombreuses et en refaisant pour la vingtième fois l'examen de la situation, quand un valet se présenta, tenant une carte à la main.

Il prit la carte. C'était celle de Cyprien Leduc.

—Amenez la personne ici, dit-il vivement.

Le valet se retira et, un instant après, il amenait l'archiviste.

Le colonel alla à sa rencontre, le visage souriant :

—Parbleu! dit-il, c'est bien aimable à vous d'avoir pensé à me rendre visite. Il y a longtemps déjà que je ne vous avais vu... et il me semblait que vous deviez avoir à me dire des choses intéressantes.

—En effet.

—Est-ce pour cela que vous êtes venu?

—Pour cela.

—Désirez-vous que nous rentrions?

—À quoi bon; nous sommes fort bien ici.

Cyprien Leduc esquissa un sourire.

—Je suis venu, commença-t-il, non que je fusse poussé par un sentiment de curiosité, mais parce que j'avais quelques reproches à vous adresser.

—A moi?... A quel propos?

—Avez-vous déjà oublié la conversation que nous avons eue une nuit à Belleville, et à la suite de laquelle il me semblait qu'il était intervenu entre nous une convention que nous avions acceptée l'un et l'autre?

—Je m'en souviens.

—Cependant vous y avez manqué.

—Qui vous autorise à le croire?

—Eh! mon Dieu... tout simplement le voyage que vous avez fait récemment à Marseille, en compagnie de Mlle Berthe.

Le colonel tressaillit et devint attentif.

—Vous saviez cela? dit-il en regardant son interlocuteur.

—Je sais que vous êtes allé à Saint-Nicolas; que vous avez profité d'une absence de M. Durandeu pour vous mettre en relation avec M. Lambertin, et que vous vous êtes rendu maître de l'esprit du pauvre garçon par des procédés ingénieux, mais auxquels la morale aurait quelque peu à reprendre... Toujours est-il que, deux jours après votre passage, M. Lambertin quittait brusquement Saint-Nicolas et venait à Paris retrouver la jeune femme dont la beauté et les provocations l'avaient rendu fou.

Or, j'ai reçu hier de M. Durandeu une dépêche.

—M. Durandeu vous a annoncé le départ de son clerc?

—Mieux que cela.

—Quoi donc?

—La disparition du testament dont je vous ai fait connaître l'existence.

—Ah! ah!

—De sorte que vous avez profité de la confiance... pour préparer une machination dont le succès ruine toutes les espérances que je fondais sur l'héritage de Bonnet.

Le colonel jouit un moment de son triomphe.

—Mon Dieu! répliqua-t-il peu après, c'est là, en effet, un grand malheur pour vous; mais avouez aussi que vous avez été bien imprudent et que, pour un vieillard sagace, vous vous étiez montré bien léger.

L'archiviste secoua la tête.

—Je le confesse, dit-il sur un ton d'humilité ironique; ce n'est pas la première sottise que j'aie faite dans ma vie... mais, jusqu'à présent, j'ai été assez heureux pour les réparer toutes.

—Voilà qui doit vous rassurer!...

—En effet...

—Je ne suppose pas cependant que vous ayez trouvé un moyen de rentrer en possession de l'acte soustrait par M. Lambertin.

—Je n'y ai pas songé... car cet acte n'avait rien qui fût de nature à m'intéresser.

—Oh! oh! vous voulez rire...

—Je n'ai jamais été plus sérieux.

—Vous avez fort mal agi envers moi, continua l'archiviste, et je devrais vous en garder rancune, mais j'ai dans cette affaire un intérêt au moins égal au vôtre et je ne veux pas me montrer trop susceptible. Apprenez donc que je me trouvais en même temps que vous à Marseille. Que je n'ai pas eu de peine à deviner le motif pour lequel vous vous y rendiez et que, dès lors, je prévoyais que le malheureux Lambertin se laisserait entraîner jusqu'au crime.

—Eh bien?

—Je n'ai pas voulu que cela fût et pour sauver le malheureux et en même temps vous donner une leçon... j'ai prévenu M. Durandeu, je lui ai dit que, selon toute vraisemblance, on tenterait de soustraire le testament de Bonnet; et à ce testament authentique, nous avons substitué une copie que l'on pouvait laisser voler impunément.

—Vous avez fait cela?

—De sorte que la pièce que l'on vous a remise n'a aucune valeur, qu'elle ne signifie rien et que vous vous êtes donné beaucoup de mal pour un pitoyable résultat.

Le colonel était devenu blanc; ses doigts se crispèrent sur le blanc de la tonnelle; ses deux yeux lançaient des éclairs.

—Est-ce bien vrai, ce que vous dites là? interrogea-t-il, d'une voix étranglée.

—Vous en doutiez!... Cependant je ne pouvais rien faire de mieux, et vous auriez tort de m'en vouloir. Les choses reprennent leur situation première, et, croyez-moi, c'est encore la meilleure.

L'acte existe, il est inattaquable et nous nous trouvons toujours en présence de l'héritier dont il faut se débarrasser... Comprenez-vous!

Le colonel ne répondit pas... Il s'était levé et se promenait avec agitation.

Leduc s'était levé également et le suivait.

Ils atteignirent ainsi la grille qui donnait sur l'avenue, et le colonel s'arrêta.

—Mais cet héritier! interrogea-t-il... Quel est-il? Vous m'avez caché son nom, et je veux savoir.

—C'est l'amoureux de Gilberte.

—René.

—Lui-même.

—Quels sont vos projets?

—Ils sont fort simples. Si vous n'avez pas cherché à agir sans moi, peut-être aurai-je prêté les mains au vol du testament... Mais vous avez voulu user de ruse, et maintenant nous voici acculés dans une impasse dont nous ne sortirons que par la mort de ce jeune homme.

—Croyez-vous que cela m'arrête?

—Je suis persuadé que rien ne vous arrête et c'est pour ce motif que je ne cherche pas à me faire illusion sur la gravité de la situation. Elle est très nette: Bonnet est mort! Il a laissé un enfant, auquel, par testament, il lègue toute sa fortune, et, pour que les autres héritiers puissent utilement se présenter, il faut que cet enfant disparaisse... Eh bien, il disparaîtra.

—Quand cela?

—Demain, après-demain, quand nous voudrons.

—Mais par quel moyen?

—Oh! cela ne demande pas de grands efforts d'imagination. Le jeune homme est amoureux de Gilberte; Gilberte est amoureuse du jeune homme. Il sera facile de l'attirer une nuit dans votre maison de Belleville... et là...

—Je comprends.

—C'est donc bien entendu... je vais vous quitter... mais ce soir, demain, je ne sais au juste... je vous reverrai, et nous agirons... Vous, de votre côté, voyez Gilberte; soyez réservé et bon avec elle; rappelez la confiance dans son cœur inquiet, et laissez-lui entrevoir surtout que vous ne vous opposerez plus longtemps à son union avec René.

—Je n'y manquerai pas.

Et ils se séparèrent.

à suivre

NAPOLÉON
et le génie de la France

Par M. A. AUGUSTIN REY

A Propos du Centenaire de la Mort de Napoléon 1er

ARTICLE II.

La figure surhumaine de Napoléon pourrait presque se passer de l'histoire de ses ancêtres, car à lui seul il est un des génies les plus spontanés qui se soit manifesté dans l'histoire.

C'est Th. Ribot qui a dit de Napoléon: "Il passa comme un météore, rien avant, rien après."

Il nous a semblé cependant qu'il serait utile de tracer un rapide résumé historique de sa famille.

NAPOLÉON ET SA FAMILLE

Au moment d'aborder à grands traits sa pensée, quelques mots sur les origines et les ancêtres de Napoléon ne seront pas inutiles.

Cette origine fut recherchée avec passion, dès 1799, quand le général Bonaparte devint Premier Consul. On lui trouva tour à tour une descendance française, espagnole, anglaise, même grecque! On alla jusqu'à soutenir qu'il descendait de César, de Constantin, d'Emmanuel II Paléologue, Empereur de Byzance, d'autres enfin d'un rameau nuléumérons la maison d'Este! Et nous n'énumérons ici que quelques-unes des principales opinions émises.

Aujourd'hui, l'origine très reculée de la famille des Bonaparte est reconnue. Ils descendaient de la puissante famille des comtes Cadolingi, dont l'on peut suivre l'existence depuis le VI^e siècle. De souche longobarde, cette famille développa ses possessions rurales qui étaient considérables en Toscane, dans les territoires entre Pistoie, Lucques, Pise, Sienna et Florence. Leur pouvoir déclina à la fin du XII^e siècle.

En 1114, au milieu des guerres farouches qui mettaient aux prises Pise et Lucques, mourut le comte Ugone di Cadolingi, qui avait épousé Berthe, fille des comtes d'Ornano de la branche aînée des comtes de Trévise, les très puissants seigneurs de la Marche Trévisane. C'était l'époque du soulèvement des communes toscanes contre les seigneurs ruraux, qui amenèrent l'émigration d'un grand nombre de familles de Pistoie et de Florence. La Comtesse Berthe, avec son fils Giovanni, se retira dans ses propriétés de Trévise, d'où naquit la branche trévisane.

En 1160 la famille prit le surnom de Buonaparte. On sait l'origine de ce nom. Les gibelins restés fidèles à la cause de l'Empire d'Allemagne furent appelés par le peuple les Malaparte, "mauvais parti"; ceux qui se rallièrent à la cause du peuple et de l'Eglise, les guelfes furent appelés les Buonaparte, "bon parti." C'est peut-être là l'origine de ce nom qui devait devenir, six siècles plus tard, un des plus célèbres de l'histoire du monde.

Les Buonaparte de Trévise revinrent ensuite à Florence, puis habitèrent Sarzane, San Miniato, près d'Empoli, puis de nouveau à Florence, avec Pietro Giovanni Buonaparte, mort en 1476; ils s'établirent enfin à Ajaccio, d'où naquit la famille impériale des Buonaparte.

LES GRANDES DATES DE LA VIE DE NAPOLÉON

Le labeur accumulé par Napoléon tient du prodige. A 27 ans, il était déjà le grand chef invincible qui, à la tête des Armées d'Italie, dans une campagne foudroyante, remportait ses premières éclatantes victoires.

Parcourant rapidement les étapes de cette vie extraordinaire, en citant les dates capitales.

—En 1778, à 10 ans, il entre à l'Ecole militaire de Brienne.

—En 1874, à 15 ans, il entre à l'Ecole Militaire de Paris.

—En 1785, à 16 ans, le 1er septembre, il est nommé sous-lieutenant d'artillerie.

—En 1790, à 21 ans, il est commandant de la Garde Nationale Corse.

—En 1792, à 23 ans, il fait son second

voyage en Corse, mais est alors banni de son île par Paoli, alors allié des Anglais.

—En 1793, à 24 ans, il est nommé capitaine d'artillerie. Envoyé à Toulon pour reprendre la ville aux Anglais, il aide puissamment son général à la victoire. Il est alors nommé colonel, puis général de brigade.

—En 1794, à 25 ans, il est nommé Inspecteur Général de l'Artillerie.

C'est cette année là qu'il est condamné comme suspect, ayant accompli une mission secrète pour le conventionnel Ricard. Emprisonné à Fortcaré, puis libéré, il fut rayé du service actif de l'armée. Ce n'était pas pour longtemps!

—En 1795, le 4 octobre, à 26 ans, il est nommé Général de Division, Commandant la Place de Paris.

—En 1796, à 27 ans, il est enfin Général en Chef de l'Armée d'Italie; le 11 avril 1796 il gagne à Montenotte, à 27 ans et 8 mois, sa première bataille.

A partir de ce jour, et pendant dix-huit ans, il fut le plus prodigieux organisateur d'Etats des temps modernes. Sur les champs de bataille de l'Europe, il devait être partout et toujours victorieux.

—En 1798, à 29 ans, il est général en Chef de l'Armée d'Egypte.

—En 1799, le 9 novembre (18 Brumaire, an VIII), à 30 ans et 3 mois, il est nommé Premier Consul.

—En 1802, à 33 ans, consul à vie, et Président de la République Italienne.

—En 1804, le 18 mai, à 35 ans, il est Empereur des Français.

—En 1805, à 36 ans, Roi d'Italie.

Il fut Premier Consul pendant quatre ans, six mois et neuf jours.

Il sera Empereur pendant exactement dix ans et cinquante jours, en y comprenant la dernière campagne, depuis son retour de l'île d'Elbe.

Quel est l'homme qui, à aucune époque de l'histoire, a jamais présenté une carrière aussi extraordinaire?

PORTRAIT DE NAPOLÉON

Lorsque l'on cite les plus grands capitaines, Alexandre, César, Annibal, on aperçoit que Napoléon les domine avec

Aucun ne sut mouvoir ses armées avec une habileté plus consommée, une rapidité plus foudroyante, une sûreté et une précision de coup d'œil plus surprenantes. Ses facultés de conception de déroulaient toujours claires et lumineuses. Les récits de ses batailles, qu'il dicta lui-même, étaient des chefs-d'œuvre de vie, de précision, de concision. Il vendait comme un Romain, il écrivait comme un grand chef.

Et quand on songe que c'est de ce petit officier obscur, plusieurs fois cassé de grade, traité de suspect, emprisonné même, qu'il s'est élevé au rang suprême de souverain maître des peuples, et que cependant jamais il n'en fut ébloui, on se demande vraiment s'il n'y a pas eu en Napoléon une force surnaturelle qui le poussait en avant vers un but ignoré de tous, et qui aujourd'hui se dévoile, clair et splendide, pour ceux qui scrutent impartialement l'histoire à la lumière des événements actuels.

Napoléon, d'un seul coup d'œil, pouvait embrasser trois continents à la fois. Sa vision couvrait le monde. Dès sa première campagne, et sans avoir jamais, au point de vue de la tactique militaire, été l'élève de personne, il se révéla dans l'art de la guerre comme le plus grand tacticien qu'ait jamais connu l'histoire. Avec des forces presque toujours inférieures à l'ennemi, mais ramassées en masses d'airain, il sut toujours anéantir l'adversaire. Chose extraordinaire et qu'on ne saura jamais assez répéter aux peuples, qu'on a toujours essayé de tromper sur la véritable histoire de ce

Suite à la Huitième Page.